

[CONCENTRÉ DE PSY]

Anne Lefèvre

100 % Winnicott

© Groupe Eyrolles, 2012
ISBN : 978-2-212-55252-2

EYROLLES



Chapitre 1

Si Winnicott m'était conté

Donald Woods Winnicott naît à Plymouth en 1896, dans une famille méthodiste. Il est élevé dans un univers féminin, très choyé par sa mère, deux sœurs plus âgées et une nounou, mais a peu de relations avec son père. Rien d'étonnant à ce que, immergé dans le féminin et le maternel, il ait ensuite tant d'empathie pour les mères et leurs nourrissons.

Sa seconde compagne, Clare Britton, écrira plus tard qu'il était certain que, dès son plus jeune âge, il se sut aimé et considérait comme allant de soi la sécurité connue dans son foyer.

Toutefois, il fait très tôt l'expérience de la dépression maternelle et en reste très marqué – sa théorie en témoigne. À l'âge de 67 ans, il l'évoque dans un poème émouvant, *L'Arbre* : « *Mère est en larmes¹... Ainsi l'ai-je connue.* » ; et l'enfant qu'il était se donna alors comme tâche d'animer cette mère morte et de « la rendre vivante ».

Winnicott grandit dans un milieu où l'élément artistique, en l'occurrence la musique et l'humour, joue un rôle important. De l'âge de 7 ans jusqu'à l'âge de 14 ans, il a pour camarades de jeu ses cinq cousins et cousines avec qui il vit

1. Cité par Adam Phillips, *Winnicott ou le choix de la solitude*, L'Olivier, 2008, p. 67.

sous le même toit. Ce partage est alors interrompu par son père qui décide de l'envoyer en pension – pour, semble-t-il, le remettre dans le droit chemin, chemin sur lequel on ne dit pas de gros mots, on ne dit pas *drat*¹.

Une expérience de dépendance désagréable vis-à-vis du corps médical à l'occasion d'une fracture de la clavicule au cours de sa scolarité l'amène à décider de devenir médecin lui-même afin de pouvoir se soigner.

« Je ne pouvais pas imaginer que, pendant tout le reste de ma vie, je serais obligé de dépendre des médecins, au cas où je me blesserais ou tomberais malade. Le meilleur moyen de m'en tirer c'était de devenir médecin moi-même². . . »

Ainsi la question de la dépendance est-elle de bonne heure au cœur de son regard sur la vie.

Winnicott se marie deux fois et n'a pas d'enfant. Il épouse d'abord Alice Taylor, une artiste, internée à plusieurs reprises, puis, après la mort de son père, en 1948, Clare Britton, une assistante sociale qu'il rencontre durant la Seconde Guerre mondiale. Celle-ci, parlant de leur couple, écrit : « *Nous possédions tous deux la capacité de prendre du plaisir* » ; la « capacité » à est un maître mot chez Winnicott.

Un homme heureux

Masud Khan, un de ses analysants bien connus, le présente comme « un être heureux », un athlète robuste, toujours en

1. Que l'on peut traduire par « nom de nom » ou « parbleu », est un juron jugé inconvenant dans la bouche d'un enfant « bien élevé ».

2. *L'Arc* n° 69, « D.W. Winnicott. », 1977, p. 33.

mouvement, toujours « sur deux roues » ; en lui tout est échange ; il fait le pitre et se méfie de l'érudition. C'est quelqu'un d'indépendant, non conformiste, créatif et plein d'humour. Le paradoxe est un moyen pour lui de cohabiter avec la contradiction.

Voici une anecdote qui illustre bien son besoin de jeu et de fantaisie, mais aussi les difficultés de l'enfant qui vit en l'adulte à accepter une réalité contrariante. Son épouse Clare, s'étant blessée au pied, raconte :

« Comme il n'y avait pas de bande de gaze à la maison, Donald me dit qu'il allait en chercher une et que je devais rester couchée jusqu'à son retour. Son absence dura deux heures. Il rentra tout content, avec un bracelet souple en or qu'il avait acheté pour moi, – mais il avait oublié la bande¹ ! »

En fait les seuls moments où Winnicott s'irrite contre elle, dit-elle, c'est lorsqu'elle tombe malade ; *« il détestait m'avoir comme patiente et non plus comme sa femme, sa camarade de jeu² »*.

Par ailleurs, Winnicott a besoin de communiquer, il éprouve comme une nécessité la réponse de l'autre, car la réalité ne peut pas se constituer en dehors du rapport aux autres. Ce sera l'un des reproches qu'il adressera à Mélanie Klein. Pour illustrer sa pensée, il évoque l'aller et retour de la balle de tennis d'un joueur à l'autre lors des matchs à Wimbledon ; c'est ce qu'il appelle mouvement pendulaire, et c'est l'image de ce qu'il attend de la communication. Toutefois, il sera de plus en plus convaincu avec le temps et l'expérience qu'il y a

1. *Ibid.*, p. 36.

2. *Ibid.*, p. 37.

un noyau dans l'humain qui ne communique jamais avec le monde extérieur ; ce noyau est sacré, il ne doit jamais être atteint.

L'évolution de Winnicott, son devenir sont profondément marqués et influencés par la survenue des deux grandes guerres mondiales.

En 1914, il rejoint le Jesus College de Cambridge pour y faire médecine ; ses études sont alors interrompues. Exempté de service militaire en tant qu'étudiant, il s'enrôle dans la Royal Navy en 1917 où il est admis comme chirurgien stagiaire et fait office de médecin militaire sur un destroyer. À la fin de la guerre, en 1918, il reprend ses études de médecine. Il obtient en 1920 sa spécialisation en médecine infantile, qui fait de lui un pédiatre avant d'en faire un psychanalyste. Néanmoins, en 1919, il reçoit en cadeau *L'introduction à la psychanalyse* de Freud, ce qui l'amène à s'intéresser à ce domaine. Il fait sien la théorie freudienne de l'inconscient, du refoulement, des conflits et considère la découverte de Freud comme une contribution précieuse à la spécialité qu'il a choisie.

En 1923, il commence sa première analyse avec James Strachey et, l'année suivante, il épouse Alice Taylor et ouvre son cabinet. Winnicott est âgé d'une trentaine d'années lorsqu'il est admis à la Société britannique de psychanalyse, dont il deviendra un peu plus tard président à deux reprises. De 1935 à 1940, il fait une supervision avec Mélanie Klein, après quoi il entreprend sa seconde analyse avec Joan Riviere. Winnicott est alors un homme mûr, en pleine possession de ses moyens.

Un tournant décisif

La Seconde Guerre mondiale marque un tournant décisif pour lui. Londres est sous les bombardements, on évacue les enfants pour les mettre à l'abri, Winnicott observe que beaucoup souffrent de déprivation et de symptômes divers, suite à l'abandon ou à la séparation d'avec leur famille. Il est amené à constater les effets nocifs des défaillances graves de l'environnement pour le petit enfant de moins de cinq ans. C'est le moment où il engage une seconde analyse avec Joan Riviere.

Cette période tourmentée est aussi celle des « grandes controverses ». La psychanalyse des enfants en est à ses débuts. Les deux mères fondatrices de ce domaine, Anna Freud et Mélanie Klein, s'affrontent avec véhémence. Winnicott ne prend pas parti. C'est un homme du centre, il rejoint le groupe des « indépendants », le « *middle* groupe ». S'il n'est pas partisan de la rupture entre les deux camps, il reste un incorrigible solitaire, très lu, mais qui « ne fit jamais école ».

Anna Freud et Mélanie Klein ne sont ni l'une ni l'autre médecins ; la question des psychanalystes médecins et non médecins fait débat. Ainsi, paradoxalement, le premier psychanalyste d'enfants et médecin est un homme, Winnicott. Dans son avant-propos au célèbre récit de la thérapie de la Petite Piggie, il rappelle – non sans fierté, peut-on supposer – sa double formation : « *Il n'y avait alors aucun analyste qui fût également pédiatre et, pendant vingt ou trente ans, je fus un phénomène isolé*¹. »

1. Winnicott D.W., *La Petite « Piggie », Traitement psychanalytique d'une petite fille*, Payot, 2000, avant-propos, p. 14.

Il est important de signaler aussi qu'il fait de nombreuses communications et conférences devant des publics variés. Son activité de conférencier fait partie de son expérience personnelle et constitue pour lui une source d'excitation et d'enrichissement car il modifie ou nuance ses apports à la lumière de ce que lui apporte son auditoire. Son langage est tout sauf sophistiqué, il est clair, direct et vivant et non dénué d'inventivité. Winnicott adore parler aux mères, il participe aussi à des émissions de radio et à la vie publique de son époque. Il possède également un trait de caractère qui mérite d'être souligné : l'humilité ; à plusieurs reprises il remercie ses patients de l'avoir instruit et avance l'idée qu'il leur doit tout.

Pour mieux le situer dans son temps, ajoutons qu'il a des échanges cordiaux avec des psychanalystes bien connus, tels Jacques Lacan et Joyce McDougall qui l'ont fait venir en France.

Si Winnicott est un produit de l'école anglaise, et place la mère au centre de la construction d'un individu, Lacan est un produit de l'école française, avec mise au centre du père. Winnicott se reconnaît cependant dans la lignée de l'école psychanalytique de Freud et, bien qu'il ne soit pas toujours d'accord avec lui, il va travailler sur leur zone de chevauchement.

Sa philosophie de l'existence

La position winnicottienne est une position d'anti-sinistrose ; elle est animée par son regard positif sur la vie ; la lecture de Winnicott est une véritable bouffée d'air !

En effet, pédiatre et psychanalyste, il s'intéresse plus aux conditions de la réussite qu'à l'échec, davantage à la santé qu'à la maladie. Son point de vue est orienté vers le devenir et l'espoir. C'est un praticien qui aborde l'enfance, et l'humain en général, sous l'angle de la santé et de la normalité, une façon de se positionner et de parler plus médicale que psychanalytique, semble-t-il.

La santé, pour lui, c'est autre chose et davantage qu'une absence de symptômes ; c'est savoir composer avec l'imparfait, l'incomplet. Être en bonne santé c'est avoir développé la capacité à transformer de manière créative ce qui, par définition, inévitablement – et même heureusement ! – est insatisfaisant dans notre vie.

Dès le départ, le tout-petit contribue à la création d'une mère suffisamment bonne en ajoutant le maillon manquant – et utilement manquant – à l'action de sa mère.

Selon lui, quoi qu'il arrive, la vie vaut la peine d'être vécue si nous restons créatifs et spontanés. Nous aurons alors le sentiment d'être réels, si essentiel pour l'enfant, l'adolescent et plus tard l'adulte.

C'est moins l'événement en lui-même qui est important que la façon dont nous l'accueillons et le traitons à l'intérieur de nous. C'est notre regard sur le monde qui colore notre vie.

Le précieux message que Winnicott nous a laissé peut se formuler ainsi : « N'oubliez pas de jouer, de rêver, de créer, c'est la chose la plus sérieuse du monde. »

La vraie créativité, celle qui concerne notre vie de tous les jours, est une *position interne* : je peux être créative aussi bien en préparant un cours de psycho, qu'en faisant une tarte Tatin.

Winnicott mourut en 1971 d'une crise cardiaque.